

R

EPRISES ET VARIATIONS

*Rebecca enlevée
par le templier >*

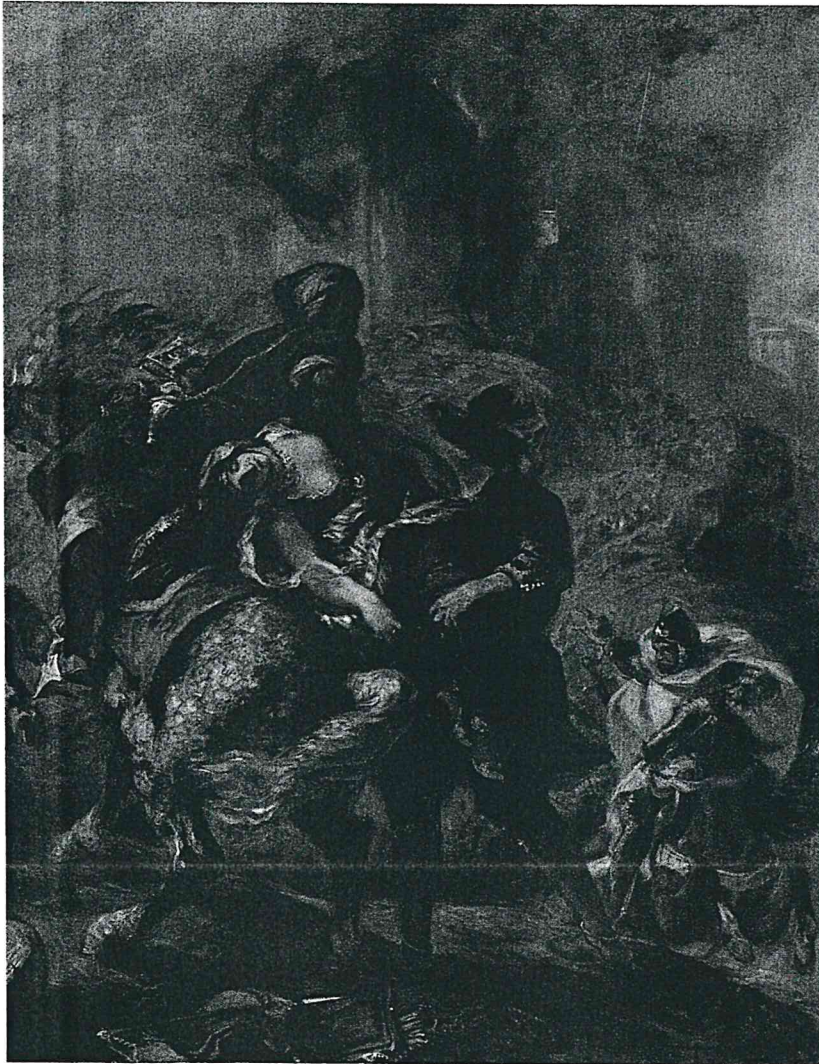
sur toile, 105 × 81,5 cm
musée du Louvre,
Département des Peintures

Enlèvement de Rebecca

sur toile, 100 × 82 cm
New York, The Metropolitan
Museum of Art

Non seulement Delacroix s'adonne simultanément à différentes tendances stylistiques ou expressives, mais sa création désormais mûre devient difficile à suivre en raison de la fréquente reprise en format réduit de compositions inventées plus tôt. L'artiste perturbe ainsi la chronologie de son œuvre et semble se concentrer progressivement sur la réitération d'un répertoire iconographique qui lui est propre. Si maintes répétitions répondent à la demande de marchands et d'amateurs de plus en plus nombreux, Delacroix s'efforce toujours d'y appor-

ter des développements et des variations. Il se livre aussi à cet exercice pour son propre délasserement, effectuant des allers et retours entre peinture et estampe, non sans un certain détachement à l'égard du sujet : certains d'entre eux sont parfois largement passés de mode dans les années 1850, tels les épisodes tirés des poèmes orientaux de Byron ou des romans historiques de Walter Scott. Avec l'âge, l'agrément de ces expérimentations plastiques s'enrichit aussi de plaisirs nouveaux liés au travail de la mémoire : se glisser dans ses propres pas, revisiter des impressions de jeunesse, éprouver le passage du temps sur sa propre création. Un exemple est donné par *Rebecca enlevée par le templier*, tiré d'un épisode d'*Ivanhoé*. Dans la première interprétation, l'action est strictement hiérarchisée dans l'espace : au premier plan, les esclaves sarrasins s'emparent de la belle selon un enchevêtrement virtuose qui rappelle *L'Enlèvement des filles de Leucippe* par Rubens ; ils se tournent en direction du templier, qui les rejoint, au second plan, en contrebas ; la volute de sa cape dirige l'œil sur le chemin qui serpente vers le château, vague silhouette en flammes à l'horizon. Lorsqu'il y revient treize ans plus tard, Delacroix reformule complètement la composition. Il ajoute de nombreux accessoires et de nouveaux protagonistes, à commencer par la forteresse qui semble s'animer en crachant de la fumée par ses ouvertures béantes. Les disproportions invraisemblables, la préciosité des figurines, le papillotement des accessoires laissent une sensation de maniérisme naïf qui indisposera les journalistes du Salon de 1859. Il semble que le pinceau délicat du peintre sexagénaire illustre moins le roman scottien lui-même qu'il ne ravive le souvenir lointain des impressions d'une première lecture par l'adolescent ébloui qu'il fut, se permettant d'y associer librement des souvenirs chers à d'autres périodes de sa vie, tels les remparts crénelés de Meknès à contrejour du ciel marocain.



*Delacroix, l'album de
l'exposition,
de Louvre éditions*